

ENTRE
LES
FEUILLES

SOIGNER, CONSIDÉRER.

Ils sont infirmiers de campagne, Fanny Cheyrou, dessins Jeff Pourquoié,
Éditions du Palais, 2020

Extraits :

« SEPTEMBRE. Il aperçoit la foule au loin.

Sur la place du village, des chapiteaux blancs, un air de Cuba à la trompette, les enfants habillés en tenue du dimanche courent tous azimuts, traversant le champ, passant sous les nappes, imitant les mariés sous le petit porche fleuri.

Les coupes de champagne posées sur de vieux tonneaux en bois se vident et se remplissent en continu. Ludovic Pastor se fraie un chemin à travers la multitude d'invités. Il porte un petit pull en laine et aux pieds une paire d'espadrilles trouées au niveau du talon. Elles en ont fait des pas, ces espadrilles. « Autrefois, on mettait des espadrilles pour aller chercher le pain, pas pour aller travailler ! », lui a fait remarquer ce matin une de ses patientes au franc-parler affûté.

On entend les convives chuchoter à mesure que Ludovic entre dans la fête : « C'est l'infirmier... ». Il est à l'aise et connu de tous, gobe un petit four en passant et salue les visages qui lui sont familiers. Il a été appelé pour faire son injection d'insuline à la mère du marié. Lorsque la mariée distingue au loin l'allure élancée de ce Corto Maltese des terres, elle se précipite et le serre dans les bras. Comme une princesse qui enlace un petit prince déchu. C'est vrai qu'il a la silhouette nonchalante et romantique des navigateurs qui rentrent d'un long voyage. Il est l'intrus et l'attendu à la fois... »



POUR EN SAVOIR PLUS SUR
LE TRAVAIL DE REPORTER
DE FANNY CHEYROU

→ UNE PENSÉE EN PASSANT

« Il n'existe pas de folie dépourvue de signification et les gestes que les gens ordinaires et mesurés considèrent comme d'un fou impliquent le mystère d'une souffrance que les Hommes n'ont pas écoutée, n'ont pas recueillie »

Alda Merini, *L'autre vérité*, *Journal d'une étrangère*,
L'altra verità, Diario di una diversa, 1986, (elle-même fut atteinte d'une maladie dite « ombre della mente », ombres de l'esprit).

CES MALADIES DITES « INVISIBLES »

Thilde Jensen est une photographe d'origine danoise installée à New-York. Au début des années 2000, frappée par une « maladie environnementale » (maladie directement liée à un facteur extérieur), son système immunitaire s'effondre et tout bascule. Elle doit quitter sa vie urbaine et se retire loin de tout, dans un bois. Elle décide alors de photographier celles et ceux que ces maladies parfois qualifiées d'« imaginaires » frappent et excluent de la société. Cela donne la monographie *The Canaries*, témoignage implacable autant que délicat.

Sur l'une de ces images, l'homme est seul. Ses vêtements, une chemise et un caleçon, sont froissés, ses cheveux un peu ébouriffés. Il nous tourne le dos. À ses pieds, un lit d'une place, défait. Ce que regarde cet homme n'est que le mur. Mais ce mur est lui. Toutes les parois sont couvertes de papier aluminium, partout son reflet s'y promène. Cet homme vit dans une pièce aménagée pour le protéger des champs électromagnétiques. Il a créé en son environnement intime une barrière, une cage. Elle est appelée la cage de Faraday. Mais ce n'est pas une cage, elle n'a pas de barreaux. Seulement des parois. Un isolement, voici ce qu'elle est.

THILDEJENSEN.COM

NATHALIE ET NADINE - LA BILLETTERIE

« C'est le miroir d'une société, une billetterie »

Elle dit de ce métier qu'il est un carrefour. Entre les désirs de celles et ceux qui viennent acheter un billet de théâtre et la gestion administrative en coulisses, « cela fait des tas de petits chemins qui se croisent, il faut parfois jongler... » Elle est venue du Nord de la France, de Cambrais, après des études à Lille, a rejoint son mari qui travaillait dans la région, puis le Théâtre de Carouge, il y a longtemps, attachée « à l'accompagnement d'une création ». Derrière le long comptoir de mâcre*, qui a la forme d'une coque, saillie boisée aux lignes de palissade, invitation à s'accouder, elles sont assises ou debout, présentes chaque jour pour accueillir. La lumière nimbe le lieu, ici se racontent, se commentent, les pièces de la saison et Nathalie sait combien auprès de la billetterie s'invite l'humanité. « Avec les années, ce métier est devenu complexe. Plus ça va, plus il nous est demandé d'être à l'écoute, dans des temps qui se sont raccourcis. Un courriel envoyé le matin à 9h et l'on reçoit déjà une relance à midi. Mais à quelle vitesse cela devrait-il se passer, un échange ? En outre, tout le monde veut toujours la meilleure place alors

*mâcre, ou châtaigne d'eau: plante aquatique au fruit comestible, à la couleur noisette.

il m'arrive parfois de dire aux gens : « je ne peux pas vous empiler ou faire comme dans la salle des pendus : une place à tour de rôle... » Porte ouverte sur l'impossible, le sourire pour dire qu'elles font toujours de leur mieux.

Elle dit de ce métier qu'il lui a appris une qualité d'écoute et qu'il demande une attention aux autres particulière, dans laquelle elle se retrouve. Elle est venue du Bénin après des études d'économie afin de rejoindre son mari, fonctionnaire international. « Si j'ai reçu de mes parents le goût du travail et de l'indépendance, dit Nadine, de ma culture béninoise j'ai retenu la valeur de l'accueil. L'autre n'y est jamais un étranger, mais une personne, une rencontre possible. On marche ensemble sur la même terre, c'est une pensée tenue, mais c'est là. »

Parfois des paroles surviennent, agressives ou impatientes, quelques impolitesses de qui leur fait face, morsures échappées qu'elles laissent retomber, de l'épaisseur d'une poussière. Au tourbillon du quotidien elles refusent l'apparat, tout ce qui fait obstacle à la sincérité, ou à l'éclat. « Une billetterie ce n'est pas une caisse. Y existe aussi une respiration. L'époque nous a demandé de personnaliser les courriels, les madame machin, monsieur bidule, mais c'est faux, cela ne dit rien du respect accordé, et indispensable. La qualité de la parole, ça fait la différence. Cette part charnelle compte, au-delà » dit Nathalie. « Derrière chaque question, au téléphone ou en direct, se cache souvent le désir discret d'un échange, même bref. Peut-être même le besoin. Chaque billet que nous imprimons contient ainsi, aussi, de l'écoute, de la bienveillance, et, nous l'espérons, un peu de joie » dit Nadine. Et d'avoir ainsi dit à tour de rôle le métier qu'elles font le rend plus grand, lui qui ne devrait jamais passer pour petit.

On leur demande pour conclure un mot ultime, le leur, et le plus beau.
« Aucun et tous, répond Nathalie. Les mots, c'est juste des passages. Certains sont importants, d'autres ne le sont pas et je crois que l'on néglige trop désormais, au milieu du bavardage, l'intuition de la vie. »
« Gbêwê gnin nou bi, confie Nadine. La vie, c'est tout ».